

Tp 157m/8

SALOMON REINACH
DE L'INSTITUT

COURRIER

DE

L'ART ANTIQUE



PARIS

GAZETTE DES BEAUX-ARTS

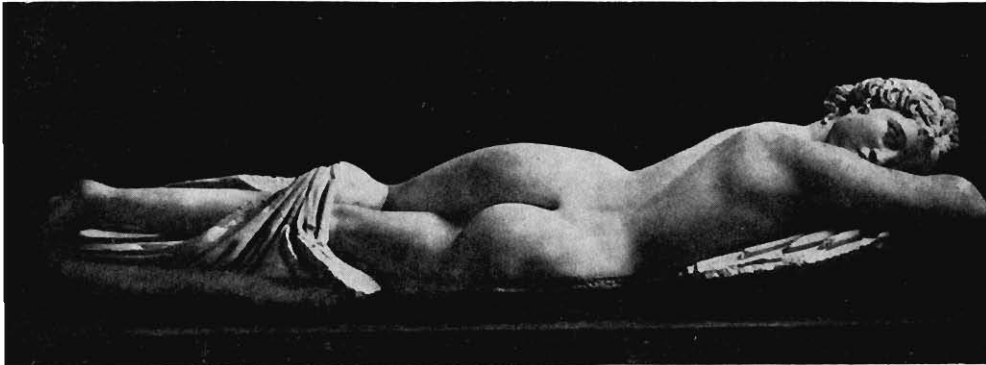
1927

Bibliothèque Maison de l'Orient



073020

tp



HERMAPHRODITE ENDORMI

(Marbre du Musée National à Rome.)



COURRIER DE L'ART ANTIQUE



POSEIDON
MOSAÏQUE
DE ROME

Les dernières fouilles d'Herulanum¹ ont pris fin en 1875. Depuis, archéologues et philologues n'ont cessé d'en préconiser la reprise, nul avec plus d'ardeur que Sir Charles Walston (Waldstein), qui est mort tout récemment². Walston avait conçu, vers 1903, le projet d'un grand comité international, divisé en sections que présideraient les chefs d'États des deux mondes, pour faire les frais des fouilles sans s'immiscer dans la direction des travaux³. Au commencement, tout alla bien : Walston, moins archéologue qu'homme aimable, obtint les adhésions de Guillaume II, de MM. Roosevelt, Loubet et autres grands personnages. Mais le bruit (sans fondement) que le futur comité serait présidé par Roosevelt, représentant des opulents mécènes des États-Unis, émut l'amour-propre des savants italiens. L'Académie de Saint-Luc à Rome vota un ordre du jour hostile; M. Paolo Orsi se prononça contre le comité international. Le roi d'Italie, les ministres Giolitti et Orlando, qui reçurent Walston au mois d'avril 1901, ne lui donnèrent que de bonnes paroles sans promesses. Finalement, sous l'influence surtout de l'archéologue G. Boni, alors très écouté, le gouvernement italien déclara, en avril 1907, que les fouilles d'Heru-

1. Je me sers de cette forme consacrée par l'usage; mais les Romains ont toujours écrit *Herulanum*.

2. Voir, sur cet archéologue, *Rev. archéol.*, 1927, I, p. 392.

3. J'ai raconté l'histoire du projet de Walston dans la *Rev. archéol.*, 1905, I, p. 423; 1907, I, p. 476.

lanum seraient faites par l'Italie seule, ce qui équivalait à l'engagement de les faire lui-même. Cet engagement, M. Mussolini a voulu qu'il fût tenu et on ne peut que l'en remercier. Au mois d'avril 1927, il a décidé qu'Herculanum serait déblayé, en même temps que les deux galères impériales, coulées dans le lac de Nemi¹, seraient remises à flot. En effet, le 16 mai dernier, armé d'une pioche d'argent sur laquelle était inscrit *Effodiendum est Herculanum*, le roi d'Italie a donné lui-même le signal de la reprise des fouilles.

Fouilles difficiles et très coûteuses, puisqu'il faudra exproprier une grande partie de Resina. Mais quels espoirs n'autorisent-elles pas ! Un charlatan, en 1921, avait prétendu retrouver un manuscrit complet de Tite Live à Naples²; n'en découvrirait-on pas un véritable à Herculanum, ville beaucoup plus lettrée, semble-t-il, quoique moins grande que Pompéi, où la villa suburbaine dite *du Philosophe*, fouillée de 1750 à 1765 et aujourd'hui enterrée, n'a pas fourni moins de 1860 rouleaux de papyrus, malheureusement de peu d'intérêt³? Quant aux œuvres d'art de premier ordre rendues à la lumière par les fouilles d'Herculanum au XVIII^e siècle, les musées de Naples et de Dresde en portent un éloquent témoignage qu'il serait trop long de détailler en ce lieu.

L'habile archéologue auquel est confiée la direction des fouilles, M. Maiuri, a fait connaître les principes très sages d'après lesquels il accomplira sa mission. A la différence de ses prédécesseurs du XVIII^e siècle, qui étaient des ingénieurs militaires, il cherchera à retrouver une ville gréco-romaine, non des objets de musée. Son premier soin sera de déblayer ce que le XVIII^e siècle et une partie du XIX^e ont fouillé en tunnel et puis remblayé. Croirait-on que, sauf le théâtre, il n'y a pas un édifice d'Herculanum dont on possède un plan exact, que nous ne connaissons ni l'enceinte de la ville, ni la disposition de ses rues? Malgré l'activité des chercheurs de trésors, qui ont eu souvent la main heureuse, on peut dire que presque tout est à faire; mais il ne faut pas s'attendre à des découvertes « sensationnelles » d'ici longtemps⁴.

. . .

Les découvertes qu'on peut qualifier ainsi se suivent sans interruption en Tripolitaine, où les archéologues italiens rencontrent tant de statues et d'inscriptions importantes qu'ils peuvent seulement en publier une partie⁵. M. Frantz Cumont, qui s'est rendu sur les lieux, a été émerveillé de ces richesses, de ces temples « littéralement farcis de statues » qu'il a visités et où il a signalé la représentation, encore unique, d'une initiée d'Isis figurée sous l'apparence d'une momie, parce qu'il n'y a pas d'initiation sans mort apparente et résurrection⁶. Mais la découverte qui a le plus appelé l'attention du public est celle d'une tête de Zeus, restituée à l'aide de

1. Sur les galères de Nemi, qui ont déjà fourni aux plongeurs nombre de bronzes précieux du I^{er} siècle, voir *Rev. archéol.*, 1909, II, p. 180.

2. Voir, sur cette affaire, d'autant plus scandaleuse que le mystificateur, professeur à l'Université de Naples, n'a pas été poursuivi, *Rev. archéol.*, 1924, II, pp. 226, 326, 353.

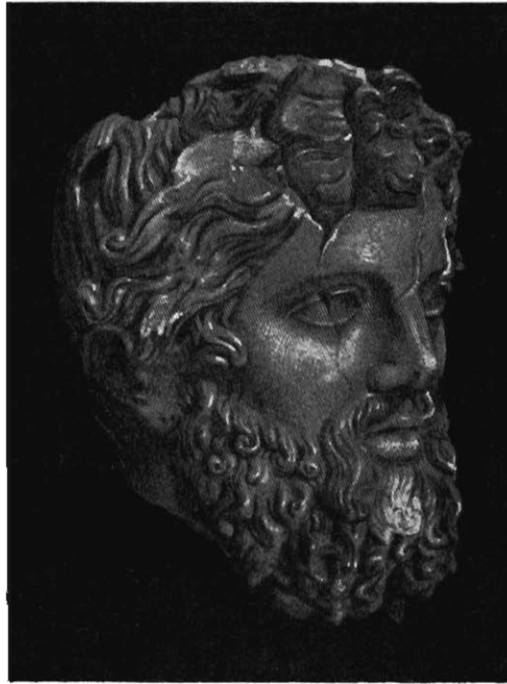
3. Voir la bibliographie de cette trouvaille dans la *Classical Review (Papers)*, 1908, p. 7 et suiv.

4. Le meilleur résumé de ce que nous savons sur Herculanum est l'article publié à ce sujet dans l'Encyclopédie de Pauly-Wissowa (1913).

5. Notamment dans le *Notiziario, Libya, Africa Italiana, Dedalo*, etc. On a grand-peine à se tenir au courant.

6. Cumont, *Journal des Savants*, 1927, p. 318. Voir aussi un article de M. Cagnat dans le même *Journal* (1926).

plus de cent fragments exhumés dans un temple de Cyrène qu'une inscription nous apprend avoir été dédié à Zeus Olympien. La tentation était grande — quelques archéologues y ont cédé — de saluer dans ce morceau colossal, sculpté au début du II^e siècle de notre ère, la seule copie exacte du Zeus Olympien de Phidias. M. Fougères, dès la publication de la tête de Cyrène¹, a fait de justes réserves à ce sujet dans une communication à l'Académie des Inscriptions². En effet, comme l'examen de la photographie reproduite ici en convaincra nos lecteurs, l'original d'une pareille copie, à l'expression quelque peu stolide, n'aurait justifié en rien le concert d'éloges



TÊTE EN MARBRE DE ZEUS OLYMPIEN
DÉCOUVERTE A CYRÈNE

que les anciens ont fait entendre en parlant du Zeus de Phidias. Aucune statue célèbre ne nous est si mal connue, mais aucune n'a éveillé plus d'enthousiasme. Je cède la parole au meilleur des historiens de Phidias, feu Henri Lechat³ :

« Formidable par ses dimensions qui attestaient sa puissance physique, entouré d'un luxe évocateur du merveilleux palais d'or qu'habitaient les Immortels, Zeus — c'était là sa vraie grandeur — révélait par son aspect une âme supérieure à ces signes matériels de sa divinité. Non seulement il demeurait calme et simple au milieu d'un triomphal appareil, mais sa physionomie était toute mansuétude; il n'apparaissait

1. Par le professeur Hizzo (*Tribuna*, 21 juin 1926).

2. Voir *Rev. archéol.*, 1927, I, p. 195.

3. H. Lechat, *Phidias*, p. 82-83. C'est, à mon avis, le plus beau livre qui ait été publié en France sur une époque de la sculpture hellénique.

point un dieu redoutable... ; on le voyait tout puissant, et on le sentait bon ; en lui on reconnaissait, suivant les mots de Dion Chrysostome, le dieu de la paix, suprêmement doux, dispensateur de l'existence et de la vie et de tous biens, le commun père et sauveur et gardien de tous les hommes ».

De cette majesté bienveillante, presque souriante, il n'y a pas plus de trace dans le marbre de Cyrène que dans la tête du Zeus debout de Dresde, autrefois reconstitué par M. Treu¹. Ce n'est pas que l'un et l'autre marbrier d'époque romaine ne se soient souvenus du chef-d'œuvre chrysoléphantin d'Olympie ; mais comme on n'a jamais permis de le mouler, ils n'avaient aucun document exact pour guider leur ciseau. La première émotion calmée, M. Giacomo Guidi, dans un excellent mémoire très richement illustré sur la statue de Phidias et les imitations qui en restent, s'est exprimé avec beaucoup de réserve : « Suivant toute probabilité, la tête de Cyrène a appartenu à une statue assise sur un trône, découverte dans un temple dédié à Zeus Olympien. Cela m'autorise-t-il à prononcer ces graves paroles, que les fouilles ont enfin rendu une première et fidèle copie de l'œuvre de Phidias et qu'une grande lacune de l'histoire de la plastique grecque est enfin comblée ? Au lecteur de décider ». Nous voilà loin des affirmations triomphales de la première heure : la critique a repris ses droits.

..

Parmi les imitations de la tête du Zeus d'Olympie, en marbre, sur des monnaies ou des pierres gravées, M. Guidi en a nécessairement omis une, inconnue encore, que je publie ici hors texte parce qu'elle me paraît une des meilleures.

C'est une tête fragmentée en terre cuite, jadis découverte à Smyrne, qui ressemble singulièrement au beau profil gravé sur la monnaie d'Elis au Cabinet des médailles. Je l'ai remarquée et fait photographier à Smyrne en 1882, parmi les terres cuites d'un amateur anglais, M. Lawson, passées depuis en majeure partie au Louvre. Je l'ai signalée en 1884 dans un article des *Mélanges Graux*, en ces termes : « Tête de Jupiter olympien, avec une couronne de feuillage. Haut ; 0,06. Cette tête, qui est malheureusement mutilée dans le haut, rappelle exactement le profil de la tête de Jupiter olympien sur la monnaie d'Elis. » J'en avais conservé une petite photographie, classée au Musée de Saint-Germain. Lorsque la découverte faite à Cyrène eut remis la question du Zeus de Phidias sur le tapis, j'ai fait exécuter le grandissement que je présente. Nulle part, même dans le Zeus en marbre du Musée de Boston², la double expression de majesté et de mansuétude ne se trouve si parfaitement rendue. Or, comme Rayet a été le premier à le remarquer et comme je l'ai longuement établi dans mon article des *Mélanges Graux*, les terres-cuites de Smyrne, très différentes de celles du reste de l'Asie Mineure, sont, en grande partie, des surmoulages de petits bronzes très soignés d'après des chefs-d'œuvre de l'art antique, dont elles fournissaient des équivalents à bon marché, rehaussés par la dorure. Ce que j'ignorais en 1881 et dont je suis persuadé aujourd'hui, c'est que ces copies de bronze n'étaient pas hellénistiques, mais augustéennes : c'est au début de l'Empire que l'art de la copie a atteint son apogée, encouragé par une mode archaïsante comme celle qui régnait au commencement du XIX^e siècle. Il est donc probable que le prototype de la terre cuite

1. S. Reinach. *Monuments nouveaux*, t. I, fig. 185.

2. Voir *Gazette des Beaux-Arts*, 1920, I, p. 188 et le *Phidias*, cité plus haut, de H. Lechat.

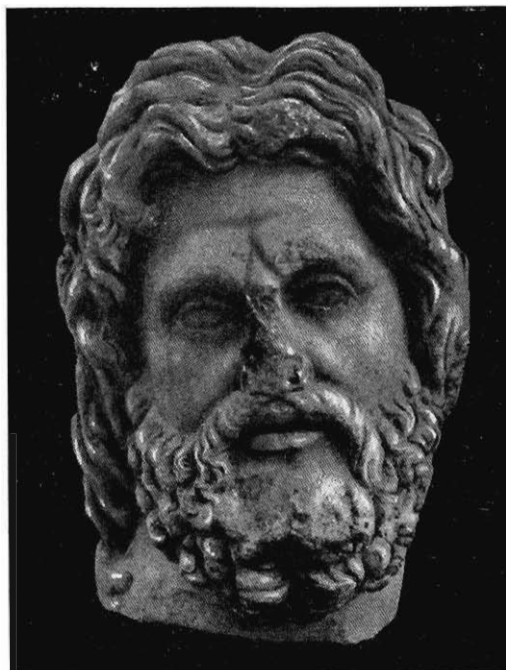


TÊTE DE ZEUS OLYMPIEN
TERRE-CUITE DE SMYRNE

que je publie était une imitation fidèle, autant que le permettaient les conditions de travail dans un temple où les prêtres n'auraient guère permis de modeler sur place une maquette. En tous les cas, ce beau fragment mérite de compter désormais parmi les copies ou imitations qui nous ont conservé comme une ombre de l'original, détruit à Byzance, dit-on, dans un incendie.

∴

Non seulement le type de Zeus créé par Phidias vers 437 exerça son influence sur tout



TÊTE D'UN DIEU BARBU
DÉCOUVERTE A DJERASH

l'art antique, mais, comme l'a supposé Furtwaengler, sur le Christ barbu de l'art chrétien, tout différent du type juvénile que nous connaissons mieux¹. « Né dans les lieux mêmes où s'était déroulé l'Évangile, écrit M. Mâle², l'art de Jérusalem — en contraste avec l'art hellénique des catacombes — eut un accent de vérité. Le Christ y apparut sous un aspect entièrement nouveau : ce ne fut plus un Grec adolescent, ce fut un Syrien dans toute la force de l'âge, à la barbe noire, aux cheveux longs. Jusque là il n'avait eu que grâce ; il eut désormais la force virile et la majesté ». Que l'influence du Zeus olympien, plus d'une fois imité dans les grandes villes syriennes, ait contribué à cette création, c'est ce qu'il n'y a aucune raison de contester³.

1. Voir la statue de Rome publiée dans mes *Monuments nouveaux*, t. II, p. 135.

2. Emile Mâle, *L'Art religieux du XII^e siècle*, p. 51.

3. Cf. A. B. Cook, *Zeus*, t. II, p. 1197.

A Djerash en Transjordanie, dans les ruines d'une église chrétienne du VI^e siècle, on a découvert une belle tête de dieu barbu, à l'expression pathétique, que le gouvernement local a prêtée en janvier dernier au British Museum. Le premier éditeur, M. le professeur Garstang¹, a supposé que c'était une tête d'Asklépios qui avait été quelque peu retouchée et adoptée par les chrétiens de Djerash comme une image du Sauveur



STATUETTE EN BRONZE DE POSEIDON

(Musée de Haguenau.)

souffrant. L'hypothèse est ingénieuse, mais ne s'impose pas. Un four à chaux, alimenté par les sculptures des sanctuaires voisins, a pu s'installer dans les ruines d'une église. D'autre part, je ne crois pas que cette tête soit celle d'Asklepios; elle est, pour cela, trop tourmentée. Je penserais plutôt à Poseidon, dieu agité comme la mer sur laquelle il régnait. Une statue de Poseidon, ex-voto de quelque navigateur, a fort bien

1. *The Times*, 13 janvier 1927.

pu trouver place dans un temple construit loin de la mer. En Gaule, où les images de Poseidon sont rares, on les a surtout rencontrées en Alsace, non sur le littoral, peut-être parce que les cours d'eau — en l'espèce, le Rhin — étaient figurés sur le modèle de Poseidon.

La plus belle statuette de Neptune qu'on ait découverte en Gaule a été publiée tout récemment, bien qu'elle ait été exhumée dès 1887 à Seltz, l'ancienne *Saletio*; elle est conservée au Musée de Haguenau¹. C'est un beau type du ve siècle, dont on connaît plus d'un exemplaire, l'un trouvé en Epire, au Musée de Constantinople, d'autres à Vienne et à Munich. Rien ne manque ici, sauf le trident. Les yeux sont incrustés d'argent. Le travail est celui de ces bronzes augustéens dont nous avons déjà parlé, copies réduites de statues célèbres. Celle qui a été imitée ainsi, ou même modelée d'après un moulage de l'original, appartenait à l'époque et peut-être même à l'école de Phidias. Une fabrique de statuettes de ce genre, sans doute destinées à des laïques privés, paraît avoir fleuri au 1^{er} siècle à Lyon.

Il est toujours plus sûr de parler de l'époque de Phidias que de son école, car, en ce qui touche le maître lui-même, nous sommes encore bien ignorants. « Connaissons-nous Phidias ? », demandait récemment M. Rizzo dans *Dedalo*. Depuis 1815, sous l'influence d'un mémoire de Visconti lu à l'Institut, on lui attribue (en grande partie) les sculptures du Parthénon, alors que les anciens n'en ont rien dit. Les quelques copies qui semblent bien reproduire les œuvres dont les anciens ont parlé, ou qui sont conçues dans le même esprit — Athéna Parthenos, Athéna Promachos, Athéna Lemnia, Athéna Médicis, Artémis d'Aricie, Apollon de Cherchell — ces copies, comme l'a vu dès 1890 M. Puchstein², n'offrent dans leur majesté sereine, les plis tranquilles et rectilignes de leurs draperies, quand elles en ont, rien de commun qu'une beauté souveraine avec les statues des frontons du Parthénon. Phidias, pour les anciens, est par excellence un bronzier, un sculpteur en métal et en ivoire; le Phidias des modernes est, par excellence, un marbrier. A cela s'ajoute la différence incontestable des styles : pour l'instant, entre la Parthénos entrevue et le groupe de *Dioné et Aphrodite* du fronton Est, il y a presque contradiction. Enfin, il y a lieu de penser que lorsque s'achevaient les frontons, peut-être même quand ils se sculptaient, Phidias persécuté avait déjà dû quitter Athènes. Soyons sincères : il y a pour nous comme deux Phidias, et celui que nous admirons le plus, avec raison d'ailleurs, n'est pas le plus authentique des deux.

Quoi qu'en ait dit M. C. Anti, qui voit dans l'éphèbe de Pompéi un produit tardif de l'éclectisme, je crois bien que cette copie d'un chef-d'œuvre, publiée dans la *Gazette des Beaux-Arts*³, doit grossir l'œuvre authentique de Phidias, celle qui se rattache à l'Apollon de Cherchell (ou du Tibre) et à la *Lemnia*. J'ai regretté, en la faisant connaître, de n'en pouvoir reproduire la tête à plus grande échelle : la voici. M. Anti, qui ne croit pas que le corps soit phidiesque, veut bien concéder que la tête l'est tout à fait : l'analogie avec celle de Bologne, qui a servi à reconstituer la *Lem-*

1. Schaeffer, *Trésor de bronzes découverts à Seltz*, Haguenau, 1927, frontispice.

2. *Jahrbuch des Instituts*, 1890, p. 79 et suiv.

3. *Gazette des Beaux-Arts*, 1926, I, pl. à la p. 194.

*nia*¹, est évidente au premier coup d'œil. D'autre part, la possibilité, que j'avais laissée ouverte, qu'on eût retrouvé à Pompéi le portrait original de Pantarkès, monté sur une base romaine, doit être abandonnée : mais il s'agit bien d'une copie de très bonne qualité, du 1^{er} siècle, exécutée à l'aide d'un moulage du bronze signalé par Pausanias.

..

Avant de quitter ce merveilleux 9^e siècle, dont les chefs-d'œuvre ont inspiré



TÊTE DE L'ÉPHÈBE DE BRONZE DE POMPÉI
PROBABLEMENT D'APRÈS PHIDIAS

l'art pendant mille ans et l'inspirent parfois encore, je veux faire connaître deux sculptures de découverte récente qui me semblent offrir un vif intérêt.

La première a été exhumée à Bavaï, dans la niche d'un mausolée du 1^{er} siècle. Cette ville, autrefois *Bogacum*, très florissante depuis l'époque d'Auguste et où M. Hénauld conduit depuis plusieurs années des fouilles fructueuses, a déjà donné un des plus beaux bronzes découverts en Gaule, dont la *Gazette des Beaux-Arts* a eu la

1. Cette belle reconstitution, due à Furtwängler, est sans cesse contestée pour de médiocres raisons. J'y reste aussi attaché que l'était Lechat.

primeur¹. Comme ce bronze, d'après le *Blessé défaillant* de Crésilas, celui-ci, trouvé au cours d'une fouille irrégulière², est la copie réduite d'une œuvre grecque d'une grande beauté, représentant Perséphone, la déesse infernale, tenant une palère de la main droite et portant sur son giron des fruits, parmi lesquels on distingue des grenades. Exemplaire unique encore d'un type majestueux qui rappelle, mais avec des caractères plus archaïques, la statue dite de Déméter trouvée à Cnide et conservée au British Museum. Ne serait-elle pas, elle aussi, une Kora?



STATUETTE EN BRONZE
DE PERSÉPHONE
DECOUVERTE A BAVAI



STATUETTE EN MARBRE D'APOLLON
DECOUVERTE A CYRÈNE

La seconde statue que nous reproduisons³ est un Apollon de grandeur naturelle, découvert à Cyrène. Ici, le médiocre travail local oblige à faire un effort pour deviner le modèle — ou peut-être *les modèles* — du ^ve siècle, alors pourtant que la tête, apparentée à celles de Calamis⁴, ne laisse pas de doute sur l'inspiration du marbrier. Ces ateliers de Cyrène, à l'époque des Antonins, travaillant vite et proba-

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 1905, t. I, p. 193.

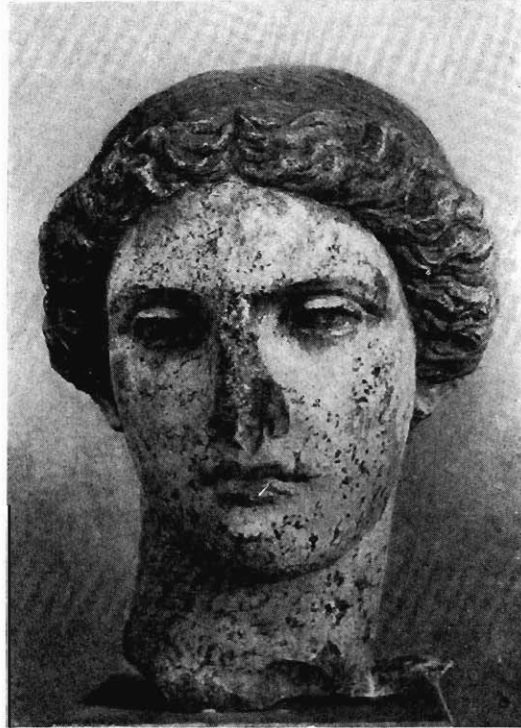
2. Collection Carpentier à Bruxelles. Voir mon mémoire dans les *Monuments Piot*, t. XXVIII, pl. XI.

3. D'après *Africa Italiana*, t. I, p. 117.

4. Voir Collignon, *Histoire de la sculpture grecque*, t. I, p. 106.

blement à prix réduits, devaient disposer de véritables musées de moulages que l'on copiait ou que l'on combinait sans trop de scrupules; mais, sous la veulerie et la platitude de l'exécution, on sent encore comme un souffle d'en haut, une brise attique.

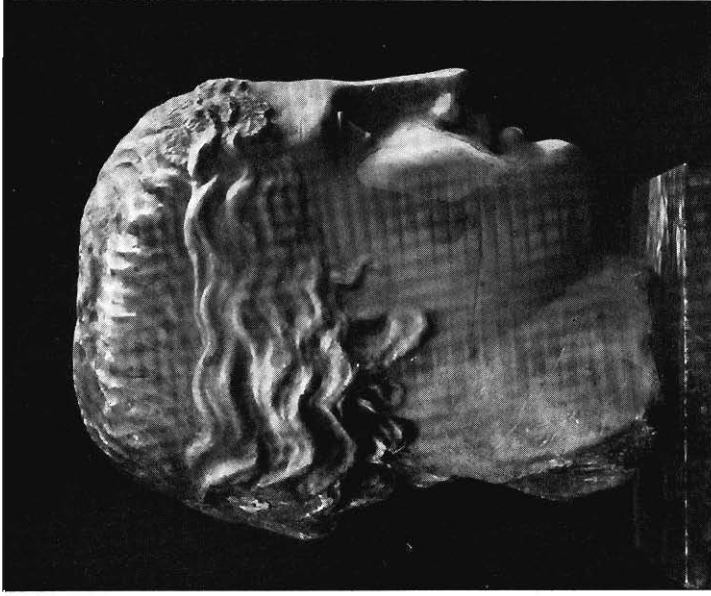
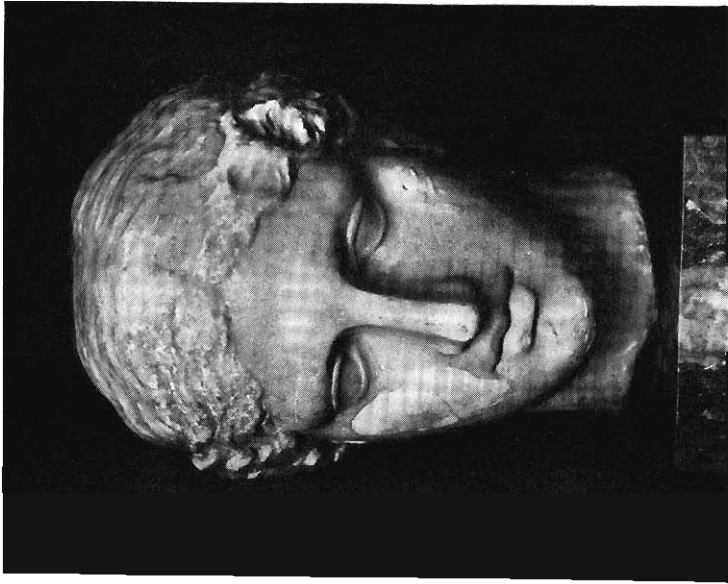
C'est à la limite du ^ve et du ^{iv}e siècle que doit se placer l'original de cette autre belle copie romaine découverte par l'École américaine au théâtre de Corinthe, si riche en



TÊTE DE MARBRE
DÉCOUVERTE A CORINTHE

sulptures décoratives sur lesquelles on voudrait pouvoir s'arrêter¹. Car ces fouilles très heureuses, exécutées avec beaucoup de soin et d'intelligence, par feu Rufus Richardson d'abord (depuis 1896), puis par MM. Hill et Leslie Shear, sont loin d'avoir éveillé dans le grand public l'intérêt qu'elles méritent, sans doute parce qu'une ville de province en Grèce en a gardé tous les fruits. Dans cette admirable tête — on a pensé à un portrait idéal de Sappho — la lourdeur relative des paupières et leur rebord coupant font penser à l'Athéna de Velletri au Louvre et à l'Amazone du Vatican. La forme pleine du visage est encore loin des types de Praxitèle, en deçà même du marbre

1. *American Journal of Archeology*, 1926, pl. VI, p. 411, 462. Voir, sur les fouilles de Corinthe, *Reo. archéol.*, 1899, II, p. 339; 1900, II, p. 382; 1903, I, p. 282; 1915, I, p. 180.



TÊTE EN MARBRE DE DÉESSE
(Collection Gamsa.)

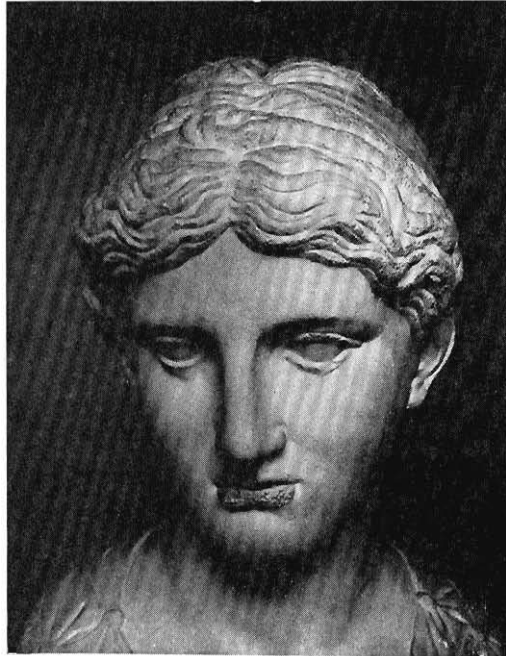


STATUE EN MARBRE D'HERMAPHRODITE ENDORMI

(Collection Canessa.)

célèbre dit *Sappho Albani*¹. On a relevé, au moment de la découverte, des traces de couleur rouge sur les cheveux et les lèvres. Dans le même théâtre a été exhumée une copie en marbre, également polychrome, du *Doryphore* de Polyclète; et je ne dis rien, faute de place, des vigoureux reliefs qui ornaient la scène, figurant des combats de Grecs et d'Amazones, de Dieux et de Géants, et les exploits d'Hercule. Une publication d'ensemble des fouilles américaines de Corinthe promet d'agréables surprises aux amis de l'art.

Le hasard du commerce des antiquités a récemment amené d'un port italien à



TÊTE EN MARBRE DE DÉESSE

(Collection de Lord Lansdowne à Londres.)

Paris, où M. Canessa m'a permis de l'étudier, une autre tête de premier ordre que je reproduis de face et de profil. Sauf la blessure de la joue droite, mal dissimulée par un emplâtre de marbre, la conservation en est étonnante; le nez même est intact. Nous sommes dans la première moitié du IV^e siècle; la tradition du V^e s'avère encore dans la lèvre inférieure un peu forte, dans le modelé discret de la chevelure; mais les yeux, sans avoir l'*humidité* de ceux de Praxitèle, n'ont plus rien d'archaïque, Aphrodite, Artémis ou Kora? Qui risquerait un nom de baptême? La tête la plus semblable que je connaisse, également anonyme, mais qu'on sait avoir été découverte en 1769 par Gavin Hamilton dans la villa d'Hadrien à Tivoli — musée de bonnes copies d'après des chefs-d'œuvre grecs — appartient à la collection de Lord Lansdowne; je la crois inédite et la reproduis ici d'après un moulage du Musée de Stras-

1. *Jahrbuch des Instituts*, 1890, pl. 3. Moulage à l'École des Beaux-Arts.

bourg¹. Un ou deux sculpteurs des environs de 370 viennent à ma pensée, mais à quoi bon proposer des attributions dont la preuve reste toujours à faire? Rapprochons de notre mieux des œuvres isolées, ordonnons-les en groupes, mais laissons le soin des étiquettes complètes à l'avenir.

Il est pourtant des cas où l'on peut user de moins de réserve : c'est quand un nom d'artiste est suggéré par un texte. Je vais en donner un exemple.

Pline, dans sa compilation hâtive, mentionne parmi les bronziers un certain Polyclès — il y eut plusieurs artistes de ce nom — comme auteur d'un célèbre Hermaphrodite (*Hermaphroditum nobilem fecit*, XXXIV, 80). Or, il se trouve précisément que nous possédons plusieurs copies en marbre, assez concordantes, d'un type d'Hermaphrodite endormi, deux au Louvre, deux à Rome, etc. Il y a donc tout lieu d'attribuer l'original au bronzier dont parle Pline, bien qu'on ait cherché autre chose, un Hermaphrodite debout à Berlin, beaucoup moins intéressant, dont il existe aussi des répliques. Quoi qu'il en soit, l'Hermaphrodite endormi, dont l'original peut remonter aux environs de l'an 200 avant notre ère, est une des plus gracieuses innovations de l'art antique; on se souvient des vers de Théophile Gautier dans *Émaux et Camées* sur un des exemplaires du Louvre. Le meilleur jusqu'à ce jour était celui du Musée National de Rome, découvert en 1879, que nous reproduisons en bande de page. Mais en voici un qui, bien que mutilé, est d'un travail encore supérieur; provenant d'une villa des environs de Rome, il était récemment à Paris où j'ai pu l'examiner de près. La tête, merveilleusement conservée et charmante, rappelle quelques types juvéniles du II^e siècle; je l'attribuerais volontier à l'école de Pergame. Un détail nouveau ajoute à l'intérêt de cette copie: c'est la branche de pavots que le dormeur tient de la main gauche. Ce détail ne peut être dû au copiste: il faisait certainement partie de l'original.

∴

Sur un relief en bronze de Pompéi, on voit Socrate debout, écoutant, en présence d'Éros, le discours de Diotime sur l'amour². Le même type du philosophe, peut-être créé par Silanion, auquel on doit le portrait souvent répété de Platon, est celui d'une statuette du II^e siècle de notre ère qui, découverte à Alexandrie, a récemment enrichi le British Museum³. C'est une de ces petites images que les philosophes, ou ceux qui voulaient le paraître, plaçaient volontiers dans leur cabinet, quittes à vivre, comme Juvénal le leur reproche, avec très peu de philosophie. Le travail des parties nues est extrêmement lisse, comme du temps de Marc-Aurèle; mais le modèle remonte certainement au IV^e siècle. Je sais bien, et ne veux pas faire, qu'on a contesté l'authenticité de cette statuette; mais le scepticisme facile est une maladie trop répandue, qui n'atteste pas moins de paresse d'esprit et d'ignorance réelle que la plus naïve crédulité⁴.

Vers 280, les Athéniens repentants firent élever une statue de bronze de Démosthène par les soins du sculpteur Polyuctos. Nous possédons une copie en marbre de

1. Michaëlls, *Ancient Marbles in Great Britain*, p. 468, n. 90; Musée de Strasbourg, n. 1131.

2. S. Reinach, *Rép. des reliefs*, t. II, p. 88.

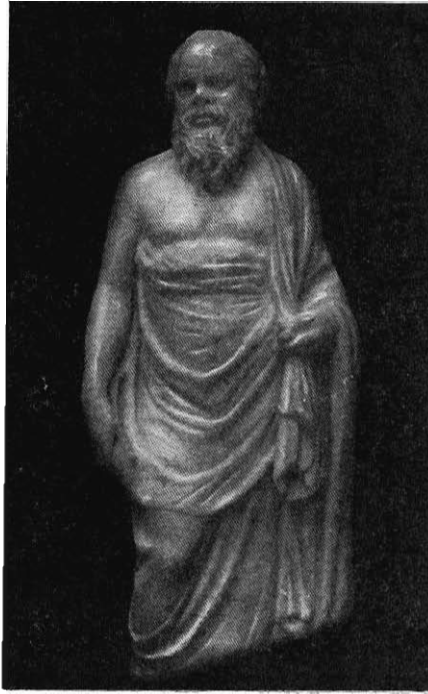
3. *Journal of Hellenic Studies*, 1925, pl. X.

4. W. Amelung, le grand archéologue dont nous déplorons la mort récente (septembre 1927), n'éprouvait aucun doute, et les meilleurs juges pensent comme lui (*American Journal*, 1927, p. 281).



PORTRAIT EN MARBRE DE DÉMOSTHÈNE
(Musée Ashmolean d'Oxford.)

cette statue, provenant de Campanie, au château de Knoke en Angleterre, et plusieurs répliques de la tête. Celle qui a été trouvée à Dorylée (Eski-Shehr) et qui est entrée récemment au Musée d'Oxford, est peut-être la meilleure : c'est la seule dont le nez soit intact¹. On peut admirer ici, dans toute son énergie un peu farouche, le grand orateur et l'homme politique malheureux que l'antiquité a vénéré comme le maître inégalé de l'éloquence. C'est, en même temps, un des plus beaux portraits



STATUETTE EN MARBRE
DE SOCRATE
(British Museum.)

réalistes qu'aït produits l'art grec; on voudrait que les moulages en fussent répandus.

..

Ce *Courrier* a déjà brûlé bien du pavé; mais je veux encore signaler deux sculptures excellentes qui sont entrées récemment dans des musées américains. L'une est un bronze d'assez grande dimension, trouvé dans la Basse-Égypte et acquis par le Musée de Saint-Louis (Missouri); il représente, sous les traits d'un enfant râblé, le jeune Dionysos et doit appartenir à l'art alexandrin des environs de notre ère. Comment l'art grec a-t-il réalisé sur le tard ce type charmant d'enfant robuste et volontaire, qui

¹ I. C. Casson, *Journal of Hellenic Studies*, t. 26, pl. V. Je dois d'excellentes photographies de cette tête à l'amitié du prof. Hogarth.



STATUETTE EN BRONZE
DE DIONYSOS ENFANT
(Musée de Saint-Louis.)

fait songer aux *putti* de Donatello et de Verrocchio ? *L'Enfant à l'oie* de Boethos en est, je crois, le premier exemple, mais ce n'est pas, comme j'ai essayé de le montrer autrefois, une statue de genre ; c'est le jeune Esculape étranglant une oie et la soumettant à son empire pour l'introduire dans sa ménagerie médicale¹. Avant Boethos, on avait dû représenter ainsi Hercule enfant prélude à ses exploits, motif dont nous avons des exemplaires, mais assez tardifs. *Non sine Dis animosus infans*, dit Horace de lui-même, en rappelant la protection dont les dieux ont honoré son premier âge comme celui du fils d'Alcmène. Ce beau vers pourrait servir d'épigraphie à la statuette du Musée de Saint-Louis.

Enfin, je donne en cul-de-lampe une statuette en marbre de bélier, évidemment copiée (le support en fait foi) sur une statue de bronze, excellent produit de l'art augustéen où le marbre est un peu traité comme du métal. Autrefois dans la collection Hope à Deepdene, vendue pendant la guerre, elle a passé au Musée de Toledo (Ohio) qui, grâce à un legs énorme, est appelé à prendre un rapide développement.

Souhaitons à sa section d'art antique beaucoup d'acquisitions aussi bonnes. Une figure analogue est dans la collection Torlonia.

SALOMON REINACH

1. S. Reinach, *Colles*, t. V, p. 180.



STATUE EN MARBRE DE BÉLIER
(Musée de Toledo, Ohio.)



